

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24
Hors du dép., 22 fr. pour l'an



L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Extraite Lyonnais).

L'ARTISTE.

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;
Paraît tous les Dimanches

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal,
et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes.—Affranchir les lettres et les annonces.

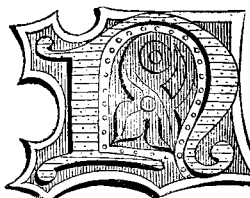
Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.



SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS. — EXPOSITION DE 1844.

2^e ARTICLE.

PEINTURE : MM. LEULLIER, JANMOT, FRÉNET.



ous avons dit dimanche passé comment, en ce qui concerne l'Exposition, nous entendions procéder. Aujourd'hui nous entrons en matière immédiatement.

L'immense page de M. Leullier a déjà été considérée comme la plus capitale de cette année, non-seulement sous le rapport de la dimension de la toile, mais aussi par l'audace et le rendu de la composition. C'est bien là évidemment l'œuvre d'un jeune homme plein de verve, de chaleur, et qui a tous les droits à notre admiration; néanmoins nous ne pouvons nous dispenser de remarquer que le sujet qu'il a choisi, étant plus beau sous le rapport moral que sous le rapport de la forme, il prêtait bien plus à la poésie écrite qu'à la poésie peinte et représentée. Cette variété de couleurs dans les costumes nuit à l'unité dramatique qui caractérise si bien le tableau des naufragés de la *Méduse*, de Géricault, et qu'avait si bien su comprendre M. Leullier lui-même dans le tableau que nous avons eu de lui l'année précédente. Une autre réflexion, c'est que voilà une bien grande toile pour un sujet qui ne comporte pas une grande beauté de style; mais nous n'insisterons pas sur ce point. Nous savons tout ce qu'un jeune artiste a de luttes à soutenir afin de se faire écouter dans cette tour de Babel de l'Exposition du Louvre, où tout le monde crie à la fois et si fort, que les jeunes gens à talents, lorsqu'ils ne parlent que juste, ne sont pas toujours sûrs d'être entendus et appréciés; mais enfin la donnée du *Vengeur* une fois admise, nous n'avons plus pour l'œuvre de M. Leullier que de l'admiration. La composition en est extrêmement bien entendue, soit par la combinaison des groupes et des masses, soit par le mouvement des figures, et c'est surtout par ces qualités que le sujet est saillant. Le moment de la scène est on ne peut mieux choisi: le *Vengeur*, percé de mille boulets, s'engloutit dans les flots; la proue a disparu, mais la poupe est encore à la surface, ce qui donne au bâtiment une inclinaison rapide, qui renverse et précipite tout dans l'abîme; un groupe de matelots, de soldats, d'officiers, s'est réfugié au sommet; tous s'entrelacent, se pressent, et forment une masse compacte qui résiste encore un instant à la chute. On les voit animés d'un audacieux enthousiasme qui leur fait braver la mort, et d'une ardeur républicaine qui leur fait encore menacer l'ennemi; on entend leurs cris; on sympathise à leur entraînement. Encore deux secondes, et tout sera dit! C'est là, certes! une composition dramatique très bien comprise et suffisamment exécutée; excepté quelques figures d'une position un peu théâtrale et quelques autres faiblement dessinées, l'ensemble du tableau est à peu près irréprochable. Si les têtes ne sont pas toujours belles, elles sont au moins toujours dans l'expression du sujet, et la couleur locale est riche, solide et harmonieuse. M. Leullier est donc évidemment un homme d'un talent tout-à-fait exceptionnel.

Nous avons à Lyon deux jeunes artistes qui font de la grande peinture religieuse: l'un qui a du talent, qu'accompagne une puissante imagination; l'autre qui n'a guère que de l'imagination, mais une imagination que seconde une ferveur ardente qui donne à ses œuvres une teinte mystique dont la foi seule est capable.

Nous nous sommes souvent demandé pourquoi MM. Janmot et Frénet, avec les qualités que nous signalons, n'inspiraient que peu de sympathie, même à beaucoup d'artistes; et nous croyons en avoir trouvé la raison dans la position exceptionnelle où MM. Janmot et Frénet se sont placés. Tous deux doués d'une grande ferveur religieuse, ils sont du nombre de ces esprits que le débordement philosophique du XVIII^e siècle indigné et révolte, mais qui, par cela même, se laissent égarer et aveugler. Le radicalisme et l'exclusion étant dans la nature de leurs idées, c'est toujours dans les extrêmes qu'ils choisissent leurs modèles et leurs points de départ. Le retour aux idées du XVI^e et du XVII^e siècle ne leur suffit pas, ils veulent remonter à ce qu'ils croient être la source de tous les maux de notre époque: c'est à la renaissance des lettres et des arts et à l'émancipation religieuse qu'ils s'en prennent et déclarent la guerre. Ces Messieurs oublient que l'esprit humain n'est jamais stationnaire, et ce refus d'admettre le progrès nuit au développement de leur intelligence artistique.

Ils cherchent à devenir les représentants du moyen-âge, et les hommes du moyen-âge se sont lassés des macérations cloîtrées, des rigides austérités de leur époque; ils se sont révoltés enfin contre le despotisme papal et contre l'unité artistique. Tournant leurs regards vers le passé, ils puisèrent alors chez les anciens une philosophie plus douce et plus facile, et surtout une grande richesse de formes et de grâces antiques, lesquelles, s'alliant par le genre de Raphaël aux beautés expressives et morales du christianisme, ont produit le siècle de Jules II et de Léon X, c'est-à-dire l'apogée de l'art chrétien.

Un seul homme osa s'opposer à l'irruption des idées nouvelles; mais le fougeux dominicain Savonarola mourut à la peine: car un siècle est plus puissant qu'un homme, de quelque force de volonté et d'intelligence que cet homme soit doué. Si le génie du moine Savonarola n'a pu triompher des tendances de son époque, MM. Janmot et Frénet, même avec un talent supérieur, ne feront pas reculer les idées nouvelles; car la renaissance dure depuis plus de trois siècles, et les formes du moyen-âge sont passées sans retour.

Le tableau de M. Janmot, représentant le miracle du fils de la veuve de Naïm, est d'une belle ordonnance. Les apôtres sont pleins de calme et de sévérité; la tête de saint Jean est remplie de jeunesse, de candeur et d'amour, et celle de saint Paul, en manteau rouge, est empreinte de ce caractère de sévérité qui rappelle tout-à-fait les grands maîtres d'Italie. Il est fâcheux que la figure principale, celle du Christ, soit une des plus faibles: elle manque tout-à-fait de cette beauté de formes et de cette beauté sensitive qui sont les marques distinctives du Christ. Le jeune ressuscité est assez bien d'expression, et sa mère ne manque pas d'un étonnement mêlé de sensibilité que comporte sa situation; le groupe opposé du tableau a de l'animation, de l'effroi, de la surprise; mais au total notre esprit, accoutumé au pittoresque des lignes rompues dans la composition, s'accommode assez mal de cette disposition sur un plan horizontal, qui semble vouloir nous faire souvenir des peintures du XII^e et du XIII^e siècle, où les têtes se trouvent toutes au même niveau. Quoi qu'il en soit, cette œuvre de M. Janmot renferme de belles qualités, et surtout ne manque pas d'une grande vigueur de ton.

Nous serons plus sévères pour le Christ au Jardin des Olives, du même auteur. Ce Christ a de l'expression aux dépens de tout le reste: car il manque complètement de puissance d'exécution, et surtout de cette beauté de formes qui s'allie si bien avec la beauté morale, qu'on peut affirmer avec juste raison qu'elles sont inséparables l'une de l'autre. Comme pensée, nous trouvons dans ce tableau des inconvenances et des anachronismes d'une volonté impardonnable. Pourquoi donc cet assemblage bizarre et incohérent de Voltaire, de Marat, de Luther, de Rousseau? et cela au Jardin des Olives! C'est bien ici que M. Janmot mérite le reproche que nous adressions tout à l'heure à ses tendances morales, avec lesquelles cet artiste confond tout à la fois la renaissance, la réforme et les abus de la Révolution française dans une même proscription.

Nous ne serons pas moins sévères pour M. Frénet, sinon pour le côté moral de ses sujets, mais bien pour sa qualité de peintre dont cet artiste paraît assez peu se soucier. Son grand tableau est d'une faiblesse d'exécution extrême, quoique le Christ ait de l'éclat et de la majesté, et qu'il puisse rappeler assez bien ceux des écoles byzantines de l'Italie. Les autres figures sont maigres, et plus que faiblement dessinées. Nous en dirons tout autant de son tableau de *l'offrande à la Vierge*; mais enfin l'ensemble des œuvres de ce jeune peintre est empreinte d'un certain caractère mystique et religieux, auquel il ne manque que de l'étude et du savoir pour prendre son essor.

Là où M. Frénet se montre le plus faible, c'est lorsque, quittant les sujets religieux au milieu desquels son imagination prend un certain développement, il entre dans une donnée plus simple et plus intime, qui exige absolument un talent réel et presque irréprochable. Voyez le portrait de femme et de deux enfants de M. Frénet : le manque de goût et de savoir y domine; ces enfants font de fort laides grimaces, et l'exécution de ces têtes, de ces mains et de ces pieds est nulle. La couleur de ce tableau est aussi une des plus tristes choses que nous connaissions.

Nous engageons donc M. Frénet, qui ne manque certes pas d'organisation, à moins s'isoler de ce qui l'entoure, et à s'enrichir quelque peu des idées d'autrui. Nous avons de l'espoir dans l'avenir de M. Frénet; mais, pour Dieu! qu'il devienne peintre, ou il ne sera jamais compris par personne, s'il lui suffit d'être penseur.



Le Grand-Théâtre est dans l'immobilité la plus complète, et sauf *l'École des Femmes*, qui a fait plaisir, représentée par Cossard et Mad. Cossard, et le *Carnaval de Venise*, qui a supporté toute la mauvaise humeur du public, les nouveautés sont absentes. On ferait bien de passer à d'autres représentations de *l'École des Femmes*, quand ce ne serait que pour apporter un peu d'harmonie dans la mise en scène de cet ouvrage, en tant que costumes. M. Fanollet (rôle d'Horace) devrait savoir qu'on ne joue pas Molière en poudre et en habit habillé; même observation à M. Germain, acteur cependant qui a de l'exactitude et de la correction. Nous reviendrons sur tout l'ensemble et sur chaque rôle en particulier. On a perdu l'habitude de jouer Molière, et il n'y a qu'une manière de revenir au bon goût, de ramener la foule et de faire revivre la comédie, c'est de se remettre à ce répertoire admirable qui sera jeune éternellement. L'occasion serait belle encore pour reprendre la *Critique de l'École des Femmes*, que personne à Lyon n'a jamais vue sans doute. Beaucoup de gens se réjouiraient de retrouver sur notre première scène une tendance quelque peu littéraire : les médiocrités nous tuent.

Pour achever de répondre complètement, ou à peu près, aux motifs allégués pour légitimer le vote des 15,000 fr., nous objecterons 1° que les appointements des artistes n'ont pas augmenté de valeur depuis l'administration de M. Provence, et que, cette année spécialement, à part un sujet ou deux, les autres acteurs ont des traitements moindres que les années précédentes; 2° que les perfectionnements apportés à la mise en scène se réduisent à zéro, et qu'à part l'opéra de *Guido*, monté il y a un an, l'administration actuelle n'a pas mis au répertoire un seul grand ouvrage. A cela elle répond qu'on n'en fait plus; cependant nous ne connaissons ni le *Lac des Fées*, ni les *Martyrs*, ni la *Favorite*, montés dans d'autres villes de province; ceci nous amènera à publier la liste de tous les opéras qui auraient dû être joués à Lyon et que nous sommes à désirer encore, et cette liste ne manquera certainement pas d'intérêt. Les dépenses sont en voie progressive, dit-on; c'est possible, mais les recettes, dont on a oublié de parler, suivent la même marche ascendante. A aucune époque l'été n'a été aussi favorable ni aussi productif, et malgré un répertoire usé, répété à satiété, et médiocrement représenté, les deux ou trois derniers mois accusent des recettes de 27, 28 et 29,000 fr. au Grand-Théâtre, et de 29, 30, 33 et 33,000 fr. aux Célestins, ce qui donne une moyenne de 60 à 70,000 f. par mois, résultat magnifique, et que le directeur cependant trouve insuffisant. Probablement que M. le directeur a oublié de présenter son livre de caisse à l'administration municipale, ou qu'il n'en a montré que le folio des dépenses, oublié bien pardonnable en vérité!

Quant à ce qu'on veut bien appeler une commandite de 50,000 fr., dont la réalisation devait être subordonnée au vote des 15,000 fr., outre que cette commandite, laquelle pourrait bien n'être après tout qu'un emprunt forcé, et qu'on ne se hâte pas d'accomplir, pour le dire en passant; cette commandite, disons-nous, est bien mal hypothéquée si elle n'a pour garantie que les 15,000 fr. si intempestivement accordés. Que 15,000 fr. en assurent 50,000, c'est ce que nous ne comprendrons jamais.

Maintenant une petite rectification, s'il vous plaît. A propos de la circulaire de M. Duchâtel, nous disions dans notre dernier numéro que le cautionnement exigé par la loi, les réglemens ministériels et la sûreté de la ville, n'existaient que pour moitié dans les caisses municipales; aujourd'hui nous sommes certains que ledit cautionnement n'existe pas le moins du monde, et qu'il n'y a pas un centime de disponible pour cet objet. Vous voyez que, si nous nous trompons, nous revenons bien vite à ce qui est la vérité.

Nous n'ajouterons rien à la polémique des autres journaux relativement à la question soulevée des entrées gratuites. Nous croyons que les entrées qui pèsent sur la direction sont en petit nombre, et que les faveurs qu'elle accorde, pour ses intérêts ou ses affaires personnelles, sont au contraire en nombre illimité. Le travail qu'annonce M. le Maire serait une excellente affaire si l'on avait le courage de l'accomplir, mais nous avons bien peur qu'on ne s'en tienne à une vaine promesse. Il faudrait dire pourquoi certaines entrées sont accordées; et certainement on n'en fera rien, attendu qu'il doit y avoir d'excellentes raisons pour cela. Quant aux entrées des journalistes, voici ce que le *Courrier de Lyon* en pense, et nous n'avons pas besoin de dire que nous sommes complètement de son avis. Seulement le *Courrier de Lyon* ajoute que soixante entrées viennent d'être supprimées; nous croyons savoir qu'il n'en est rien. Dans tous les cas, l'opinion publique ne sera satisfaite à cet égard que lorsque l'on aura publié la liste de toutes les entrées gratuites. Les noms sont de puissants enseignements.

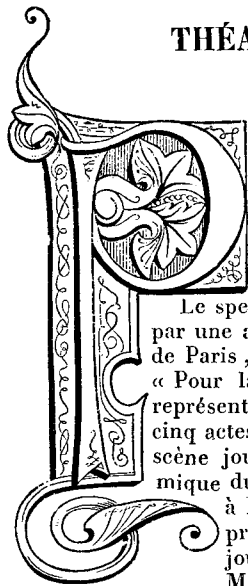
« Nous croyons que les entrées accordées aux journalistes sont les seules vraiment utiles aux intérêts matériels et moraux des théâtres.

« Qui annonce la prochaine apparition d'un nouvel ouvrage? les journaux. Qui annonce son succès ou sa chute? encore les journaux. Qui va porter aux villes voisi-

nes l'annonce des grandes solennités dramatiques, ou l'arrivée d'artistes célèbres? toujours les journaux, lesquels critiquent, louent, exaltent ou rabaisent les pièces et les acteurs, mais toujours en définitive au profit de la caisse. Car, le public n'est pas dans l'habitude de deviner ce qui doit lui procurer ou des plaisirs ou des émotions; il faut bien lui parler de temps en temps de ce qui se fait dans le lieu où il peut aller chercher les uns et les autres, et, s'il n'entendait jamais parler théâtre, il est probable qu'il ne se dérangerait pas pour savoir ce qui s'y passe.

« Si on pouvait douter de ce que nous avançons, nous voudrions qu'il fût fait un essai: que nos administrateurs, se montrant plus hostiles à la presse que ne le fut jamais Napoléon lui-même, lequel, en vertu de nous ne savons quel décret, celui de Moscou peut-être, accorda une entrée de droit à chaque journal, fissent un beau jour une Saint-Barthélemi d'entrées gratuites, y compris celles des journalistes, qui à leur tour auraient par conséquent le droit de s'entendre pour ne jamais dire un mot de blâme ou d'éloge, ou plutôt pour ne jamais parler directement ni indirectement des acteurs et des actrices, des chanteurs et des chanteuses, des danseuses et des danseuses, des mauvaises pièces et des bonnes, en un mot de rien de ce qui se passerait au théâtre, lequel n'existerait pas pour eux; nous voudrions que ce régime durât six mois, afin qu'on se convainquît bien de quelle influence peut être la publicité sur le succès de toutes les entreprises qui n'existent que par elle. Qu'on essaie du moyen que nous proposons, et l'on verra. »

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



Pour démontrer jusqu'à l'évidence que les théâtres ne gagnent rien à ne point écouter promptement les conseils désintéressés de la presse, beaucoup de faits nouveaux se sont produits cette semaine; nous en choisirons un seul, de peur de tomber dans quelque répétition de notre dernier article.

Le spectacle des Célestins était annoncé, mercredi, par une affiche haute comme cinq de celles des théâtres de Paris, et large comme deux d'entre elles. On y lisait: « Pour la clôture, sans aucune espèce de remise, des représentations de M. Laferrière, 1° *le Pauvre Idiot*, en cinq actes et six tableaux; 2° *le Chanteur cosmopolite*, scène jouée et chantée par M. Hoffmann, premier comique du théâtre de la Renaissance (non encore connu à Lyon); 3° la première représentation de la reprise de *la Mort du Tasse*, tragédie en cinq actes, jouée par les artistes du Grand-Théâtre et par M. Laferrière; 4° *J'ai quat' sous*, scène normande, par M. Hoffmann: — c'est-à-dire dix actes, un tableau et deux scènes, en tout près de treize actes, sans compter un intermède musical.

L'emploi des moyens extrêmes est le plus éloquent témoin de la détresse: et le théâtre de la Porte-Saint-Martin, auquel on reprochait le charlatanisme exagéré de ses représentations, ne recourt jamais à de semblables tours de force, même dans les plus mauvais jours de sa ruine.

Pour la scène des Célestins ce n'est plus assez de la longueur démesurée de l'affiche et du spectacle, il lui faut encore la première représentation d'une reprise, le concours de la troupe du Grand-Théâtre et l'appui d'un premier comique de Paris, pour soutenir un autre acteur étranger qu'elle a déjà usé. Après un tel excès, et si l'on persévère à ne plus alimenter notre répertoire que de vieilleries, quel autre spectacle empirique fera-t-on agir sur la caisse des recettes? M. Laferrière a joué dans dix actes: c'est fort bien! l'acteur a le bon esprit de suppléer à la qualité par la quantité. Mais, hélas! quel métier!

A dire vrai, ce spectacle avait réuni une assemblée aussi nombreuse que pour les représentations à bénéfice de nos artistes habituels. Que signifie ceci? fort peu de chose, vraiment: l'extraordinaire a produit l'ordinaire; la recette des Célestins, partagée avec MM. Laferrière et Hoffmann, a tué celle de la *Muette de Portici* au Grand-Théâtre; nos artistes des deux scènes se sont fatigués en pure perte; et quant au public, il a montré, soit par un silence presque unanime, soit par quelques sifflets isolés, que les moyens extrêmes laisseraient désormais sa curiosité insensible.

Il faut l'avouer, du reste, si le spectacle était trop long, on l'avait en même temps bien mal choisi, sans doute faute de pouvoir mieux faire.

Le Pauvre Idiot est un pitoyable mélodrame, dans lequel notre ville vit déjà M. Laferrière il y a deux ans, et qui, certes! ne s'est pas amélioré depuis lors.

La Mort du Tasse fut destinée à Talma, et n'a jamais obtenu de succès en province. M. Laferrière, qui l'a jouée lors de son dernier voyage à Lyon, aurait dû le savoir. Ce jeune homme a pu se convaincre que les manifestations intempestives de l'amitié ne servaient souvent qu'à constater davantage le véritable état de la lassitude publique. Pourquoi donc ne s'est-il pas éloigné de Lyon, il y a cinq semaines? nos sympathies l'auraient alors suivi.

En ce qui concerne M. Hoffmann, pour lequel la foule était venue, nous dirons peu de chose. *Le Chanteur cosmopolite* et *J'ai quat' sous* ont été dits avec esprit; mais, au lieu d'être des scènes, ce ne sont que des chansonnettes de salon. Un artiste de mérite ne peut pas se produire ainsi, pour une première fois, sur notre scène.



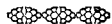
L'Exilé.

Le front blanchi par ses services,
Un vieux guerrier allait errant;
Quelques larmes tombaient, filtrant
Entre ses larges cicatrices.
Parfois, vers un ciel étoilé
Elevant sa noire prunelle:
Oh! vers la rive fraternelle,
Mon Dieu, soupirait-il, guide un pauvre exilé.

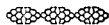
La fuite, ou bien, comme rebelle,
La mort... la mort! à moi! Tyran,
Ignore-tu qu'un vétéran
Ne la craint pas quand elle est belle?
Cent fois vers elle j'ai volé
Offrir ma poitrine meurtrie;
Oh! mais c'était pour ma patrie...
Toi qui le vis, mon Dieu, guide un pauvre exilé.

Pensers brûlants!... Un ciel sauvage,
Mon fils, a vu sur ton beau front
Peut-être la main de l'affront
Poser le sceau de l'esclavage!
D'ici-bas qu'il soit rappelé!
J'attends de ta grâce infinie
La mort, mais non l'ignominie;
Oui, la mort! ou, mon Dieu, guide un pauvre exilé.

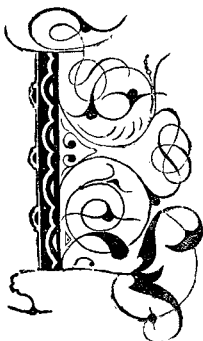
L. Roux.



La spécialité de nos articles en matière d'art, et la place que nous réservons aux comptes-rendus de l'Exposition, nous forcent à ajourner les *Amours et infortunes d'un Suisse de cathédrale*, roman qui a parcouru la moitié de sa carrière et qui sera continué. Nous ne promettons jamais en vain : nous avons annoncé un roman complet, et complet il sera; seulement les circonstances nous obligent à en ajourner la continuation et le dénouement.



Faut-il absolument être peintre pour pouvoir juger un tableau?



L'OUVERTURE de notre salon lyonnais inspirant naturellement quelques réflexions sur la science du connaisseur en peinture, nous allons essayer de résoudre une question qui a été bien souvent débattue, et sur laquelle on n'a jamais pu demeurer d'accord : FAUT-IL ABSOLUMENT ÊTRE PEINTRE POUR POUVOIR JUGER UN TABLEAU?

Adressez cette question à un artiste, il répondra tout de suite que oui; consultez là-dessus un amateur, il vous dira à l'instant que non; quant au marchand de tableaux, il vous affirmera sans hésiter que lui seul en est capable. Au milieu de ce débat le public ne sait à quoi s'en tenir, et reste dans l'incertitude.

Pour juger un tableau, — nous entendons ici un tableau ancien, — il faut décider trois choses principales, savoir : sa date, le nom de son auteur ou de son école, et son degré de beauté par rapport à l'art. Pour les deux premiers points, l'amateur et le marchand de tableaux surtout sont parfaitement compétents, et peut-être même plus que l'artiste qui, voyant plus grandement, s'en laisse rarement imposer par un nom à réputation : aussi ce dernier jugera beaucoup mieux l'ouvrage sous le rapport de l'art.

Habitué à étudier les beautés de la nature pour les représenter lui-même, le peintre les cherche aussitôt dans l'image qu'on lui offre, et s'inquiète peu que le tableau soit de telle ou telle école, de tel ou tel maître. L'étude de la connaissance des mains, qui du reste est fort peu de chose pour l'art, ne lui ayant jamais paru nécessaire pour produire un chef-d'œuvre, il l'a presque toujours négligée, et sacrifiée à une autre plus importante et plus sérieuse; et c'est pour cela que beaucoup de marchands de tableaux et d'amateurs, — qui du reste ne sont point sans connaissances, tant s'en faut, — attachent beaucoup de prix à un ouvrage qui déplaîra à un artiste.

En présence d'un tableau ancien, l'amateur s'informerait immédiatement où il a été trouvé, à qui il a appartenu, s'il a été restauré, à qui on peut l'attribuer. Le marchand de tableaux commencera par lui donner un nom, et à en faire l'estimation; mais le peintre, le comparant de suite à la belle nature, ne pensera qu'à la beauté et à la vérité de représentation : ne s'inquiétant que de l'art, les autres questions ne sont pour lui que secondaires. Ainsi nous conseillerons toujours à ceux qui voudront se former une opinion sur une peinture ancienne, de les consulter tous trois. Passons aux tableaux modernes :

Ici la question se résout différemment, et nous sommes parfaitement d'accord que les gens de goût connaisseurs, — nous ne disons pas amateurs, car c'est fort différent, — peuvent très bien juger si un ouvrage a du mérite : nous ajouterons même qu'un artiste trouvera toujours de l'avantage à les consulter dans le cours de ses travaux; mais s'il s'agit d'un parallèle entre deux ouvrages d'un mérite à peu près égal, des études spéciales sont nécessaires pour porter un jugement sûr, et ceci rentre naturellement dans les attributions du peintre qui a besoin, dans cet examen, de connaître parfaitement toutes les finesses de l'art, afin de décider quel est celui qui les a le mieux rendues. Aussi, toutes les fois qu'il est question de comparer les œuvres d'art entre elles, on prend pour juges des artistes; c'est pourquoi les tableaux admis au salon à Paris sont jugés par des sommités spéciales de l'Institut, et à Lyon ce sont des artistes qui jugent les ouvrages des élèves de notre école : cela ne pouvant et ne devant être autrement. Lorsque l'administration veut prendre une mesure sanitaire, c'est le conseil des médecins qu'elle consulte;

avant de livrer une bataille, le général consulte ses officiers; et, pour décider un article de foi, on ne forme pas un concile avec des laïques.

Mais, dira-t-on, il ne sera donc permis qu'à un peintre de dire son sentiment devant un tableau? Non, certainement : les tableaux exposés le sont pour le public, et libre à lui de dire ce qu'il pense; son jugement même doit être recueilli par l'artiste, qui souvent peut y trouver d'utiles leçons. Un cordonnier ne donna-t-il pas un jour un conseil salutaire au célèbre Appelles, qui, en homme d'esprit, sut en profiter? D'ailleurs, on dit que la foule se trompe rarement; cependant nous ajouterons qu'elle n'est pas infallible : car elle ne peut juger que superficiellement, et se laisse presque toujours prendre par la couleur; aussi les exagérations en ce genre la séduisent de préférence, et un accessoire bien rendu lui fera oublier le sujet principal. Malgré cela, elle n'est point incapable de sentir les beautés du dessin et de l'expression de la physionomie : aussi nous approuvons fort la coutume des peintres de l'antiquité, qui se tenaient cachés derrière leurs tableaux pour connaître le sentiment du public.

Nous concluons donc que, pour juger si un ouvrage est bon ou mauvais, il n'est pas besoin d'être peintre, il ne faut qu'être homme de goût; mais que, si l'on veut savoir jusqu'à quel point un ouvrage est supérieur à l'autre, le jugement d'un artiste impartial est nécessaire, et que, s'il y en a qui se trompent quelquefois, cela leur arrive plus rarement qu'à d'autres.

M^{me} D^{ny}.



Lettres Lyonnaises.

VII.



NOTRE ville est affreuse pour l'instant, enveloppée qu'elle est d'horribles brouillards et de flots de boue. Hommes et femmes semblent tristes comme le temps : novembre déteint sur tout le monde. Ajoutez à cela que les soirées dansantes ne sont point encore commencées, que les spectacles se composent de mauvais drames en dix actes, que les peintres sont occupés à vérifier si leurs tableaux sont dans le meilleur jour possible pour la présente Exposition. Il n'y a donc de vraiment récréatif, pour l'heure qui court, que le coin du feu où l'on forme mille projets de plaisirs pour le carnaval qui s'avance. Or, rien ne prédispose plus au sommeil que les pantoufles et une robe de chambre. C'est donc plein du désir de dormir que je me vois forcé pour aujourd'hui de t'envoyer, comme bagage plus ou moins littéraire, quelques lettres de nos lions, lesquelles sans doute ont été perdues par leurs lionnes, fort distraites de leur nature! et peu amateurs d'autographes par précaution : bien entendu que de l'adresse on en fait toujours des papillotes ou des cigarettes; aussi n'ai-je, comme renseignements, que de petits noms, chose fort peu compromettante : car, qui est-ce qui ne s'appelle pas Adèle, Clémentine ou Herminie, si ce n'est celle qui se nomme Agathe, Ernestine ou Anastasie? Ces noms charmants ne faisaient pas faire un pas de plus à la question, voici tout simplement quelques échantillons du style amoureux de nos fashionables lyonnais :

« Madame,

« Il y a sans doute de l'audace à vous écrire; mais une passion ardente comme celle qu'on fait naître en moi votre esprit et votre beauté, calcule-t-elle les dangers? S'il est une crainte qui me devore, c'est celle de vous déplaire : ce serait là le tourment de ma vie, car vous êtes toutes mes pensées, toute ma croyance, tous mes rêves! Vainement ai-je cherché dans les voyages à oublier tant de grâces et tant d'attraits, partout votre image, comme un bon génie, était là s'offrant à mes adorations. Car, sachez-le bien, Madame, mon amour pour vous ne date point d'hier : n'ai-je point eu le bonheur de danser avec vous pendant deux hivers? ne vous ai-je point accompagnée de l'âme et du regard dans les spectacles, dans les promenades, et jusqu'aux offices divins? Ah! pardonnez à ce sentiment si pur et si délicieux, et qui m'entraîne fatalement vers vous. — Demain je passerai sous vos fenêtres pour savoir mon arrêt. Si vous daignez m'accorder un regard, je vous bénirai comme on bénit Dieu; — si, au contraire, votre fenêtre reste fermée, je n'aurai plus qu'à dévorer en silence le plus profond désespoir.

« Je vous adresse cette lettre par la poste, sachant que votre mari est à Paris, et ne voulant point mettre un tiers dans notre correspondance.

« Daignez agréer, etc....

« OSCAR B... »

Il y a, dans cette lettre, du fils de famille et du commis-voyageur : — du fils de famille, car ce M. Oscar paraît avoir beaucoup de temps à dépenser, ce qui lui permet de courir le monde, les spectacles et les promenades; — du commis-voyageur, en ce que cet amoureux insiste fort peu sur ses pérégrinations, et qu'il n'entre pas dans le plus petit détail sur l'Italie, sur l'Allemagne ou sur l'Angleterre, mots qui sont toujours du meilleur effet dans une lettre. D'un autre côté, M. Oscar a des croyances, des pensées, des rêves : ceci rentre moins dans la sphère d'idées du commis-voyageur. — Décidément, nous pensons que cette lettre doit être celle d'un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, associé aux affaires de Monsieur son père, et lisant des romans à ses heures de liberté, ainsi que le témoignent ces expressions : *Je vous ai accompagnée de l'âme et du regard; — votre image, comme un bon génie, s'offrait à mes adorations; — un sentiment délicieux qui entraîne fatalement.* — De plus, M. Oscar doit tirer passablement le pistolet, car il débute par les dangers à courir, et semble prévoir dès le début de sa passion un duel à mort avec un mari, un frère ou un amant; — seulement nous le croyons peu soigneux de la santé de celle qu'il aime, quand il lui conseille de se mettre à la fenêtre. Outre que le premier passant ou un omnibus au grand complet peut surprendre vos regards d'intelligence, il y a encore à craindre pour Madame un horrible coup d'air ou une fluxion. — Ce qui nous porterait assez à croire que cette lettre pourrait bien venir d'un agent de change ou d'un commissionnaire en soirées.

« Chère Adèle,

« Comment te peindre ma joie, quand j'ai trouvé ta lettre et une rose dans ma boîte? J'ai lu et relu mille fois ta charmante épître; j'ai couvert de mille baisers la rose que tu as portée, et dont tu as respiré la douce senteur. La rose a ta suave haleine, la lettre a toute la finesse et le charme de ton esprit.

« Tu dois bien penser que je ne manquerai point au rendez-vous : je serai sur les neuf heures, au plus tard, chez Mad. *** ; fais en sorte de te placer le plus près possible de la table de bouillotte, et que ton mari ne t'emmène point aussitôt qu'à l'ordinaire. — Ne trouves-tu pas que depuis quelque temps il paraît soucieux, et que ses regards s'attachent bien souvent sur nous ? — A ce soir, et d'ici là pense à moi comme je pense à toi.

« ADRIEN G... »

Nul doute, cette lettre doit être d'un de ces jeunes gens blasés avant l'âge, et dont tout l'amour est plus dans la tête que dans le cœur; un de ces beaux désœuvrés qui promènent leur ennui et leur fatuité de salon en salon, et qui demandent au jeu les émotions que ne peuvent leur donner les plaisirs de l'esprit. Cet Adrien est des plus prétentieux, et fait de la passion à froid; — et ne voyez-vous pas aussi qu'il est sur le point d'abandonner cette Adèle, qui l'aime passionnément et d'une manière assez dévouée pour oser aller jeter dans la boîte de son amant une lettre qui renferme les secrets de son cœur, et une rose qu'elle n'a sans doute cueillie que pour lui ? — Et en échange de ce dévouement, son amant lui écrit que le mari est sur leurs traces, épiant leurs regards, comme si c'était à l'amant à prévoir de pareils malheurs ! N'est-ce pas dire brutalement à la femme que l'on aime : Brisons là cet amour qui pourrait nous être fatal; tu marches en enfant, tête baissée, au-devant du danger : j'ai peur, moi, et je me retire de la partie, dût mon abandon te réduire au plus affreux chagrin ? — M. Adrien, vous avez, certes ! peu d'esprit; mais à coup sûr vous avez aussi peu de cœur, et vous n'êtes pas digne de cette Adèle si dévouée et si aimante. — Cette lettre doit être d'un membre du Jockey-Club, chargé pour le moins d'acheter des chevaux pour le compte du Gouvernement.

« Ma chère amie,

« Depuis ton départ, je mène ici une vie des plus exemplaires et des plus monotones. — Je me lève, comme toujours, à dix heures précises, et vais me faire accommoder, le mieux possible, chez mon coiffeur. — A onze heures je déjeûne, je lis quelques journaux, je fume un cigare, et, de midi à deux heures, je flâne de la place Bellecour aux Terreaux, quand toutefois je ne vais pas de Saint-Clair à Perrache en omnibus, toujours pour tuer le temps. — De trois à quatre, je prends ma leçon d'équitation ou je tire le pistolet; — à cinq je dine, et à six je joue le piquet jusqu'à huit; et alors je me transporte au théâtre où, armé de ma lorgnette, je passe en revue quelques vieilles abonnées, deux ou trois visages de jeunes femmes et toute la grosse cavalerie femelle du ballet ou de l'opéra. — Je ne te parle pas du temps que j'emploie en outre à mettre et à ôter mes gants, à essayer des pantalons, des habits ou des gilets chez mon tailleur, et à manger des petits pâtés chez Boïnon.

« Tu vois, ma chère amie, qu'il n'y a pas lieu de mettre en éveil ta jalousie, et que je ne suis pas moins digne de ton amour que par le passé; aussi, reviens au plus tôt, mon cœur a soif de ta présence, comme tu dois avoir soif, dans ta maussade campagne, d'huitres et de vin de Soterne. — A bientôt donc nos fougueux soupers et les bals masqués.

« Tout à toi.

« ***. »

Cette lettre parle assez haut d'elle-même pour n'avoir pas besoin de commentaire. Trois cents jeunes gens à Lyon pourraient la signer.

Nouvelles diverses.



le Maire de Lyon vient de nommer trois nouveaux membres pour la commission d'archéologie : ce sont MM. de Ruolz, professeur à l'École royale des Beaux-Arts; M. Guerre, membre du Conseil municipal et de l'Académie; et M. Lambert, archéologue.

— Mad. Gévaudan, plus connue des amis de l'art dramatique sous le nom de Mlle Devienne, vient de mourir à Paris.

Mlle Devienne, née à Lyon en 1765, débuta le 7 avril 1783 au théâtre du faubourg Saint-Germain, par le rôle de Dorine dans *Tartufe*, et fut reçue dans la même année. En 1795, Mlle Devienne fut arrêtée et détenue avec la plupart de ses camarades. Rendue à la liberté vers la fin de 1794, elle fit partie, avec Dazincourt, Fleury et Mlle Contat, de la section de la Comédie-Française qui joua au théâtre Feydeau jusqu'en 1798, époque de sa réunion définitive à la troupe de la rue Richelieu.

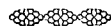
Mlle Devienne était excellente dans les soubrettes de Marivaux, dans *l'Homme à bonnes fortunes*, dans le *Dissipateur*, et surtout dans les *Deux Précepteurs*, de l'abbé d'Eglantine. Mlle Devienne avait quitté le théâtre en 1812.

— Le ténor Delahaye, qui, avant d'avoir paru sur aucun théâtre, vient de chanter le rôle immense de Robert sur la scène de l'Opéra, a obtenu du succès. L'émotion inséparable d'une épreuve pareille a semblé, au premier acte, paralyser sa force et sa voix; mais bientôt l'une et l'autre sont revenues, et des applaudissements de bon aloi ont accueilli le chant : *Conquis par ma valeur*, le duo avec Isabelle et tout le cinquième acte.

— Le ténor Poulter est décidément engagé à l'Opéra pour trois ans, le tout en dépit de Mad. Stolz, dit-on, et grâce à la puissante intervention de M. Aguado. Les appointements du jeune artiste, dont l'emploi tient le milieu entre le premier et le second ténor, seront de 6,000 fr. pour la première année, 10,000 fr. pour la seconde, et 13,000 fr. pour la troisième.

— On vient de représenter au Théâtre-Français une comédie nouvelle de M. Eug. Scribe, intitulée la *Chaîne*, et qui a obtenu du succès. On y a remarqué Menjaud et Mesd. Plessy et Doze.

— M. Albert Sowiński, le pianiste, a publié sur le théâtre polonais un travail fort intéressant que nous recommandons à nos lecteurs. M. Sowiński est plus qu'un homme de talent sur son instrument, il est aussi un artiste de beaucoup de goût.

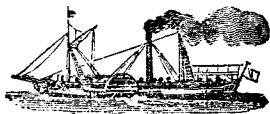


A dimanche prochain ce que nous pensons du concert de M. Albert Sowiński, lequel a été donné hier soir samedi; le temps nous manque pour aujourd'hui.



Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ.

Prix des Places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

CORSETS HYGIÉNIQUES

PERFECTIONNÉS.

FABRIQUE DE M^{me} RAVIER,

Rue Neuve, n° 5, à Lyon.

Le corset a subi bien des modifications depuis son origine.

Toutes les tentatives d'amélioration ont été longtemps infructueuses, et nos dames paraissaient condamnées à n'avoir dans ce vêtement qu'un ennemi de leur santé.

Des artistes habiles ont fait des modèles ayant pour base la structure du corps humain : le corset est devenu utile. M. Roche, de Paris, est celui des artistes qui a le plus contribué à cette heureuse révolution du corset.

Madame Ravier, pénétrée du besoin de rendre le corset aussi indispensable à la santé qu'à la taille, y a apporté un dernier perfectionnement qui favorise le développement de la poitrine, affermit la santé, fait ressortir les grâces naturelles de la taille, en dissimule les défauts et même les prévient.

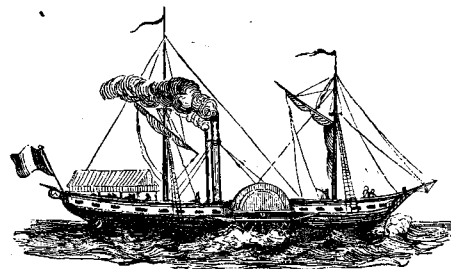
Ces corsets sont indispensables aux jeunes personnes dont la taille est sujette à dévier.

Elle fait aussi des corsets élastiques pour les femmes enceintes, et tout ce qui est nécessaire pour les soulager jusqu'au terme de cette situation.

Elle s'empresse de montrer la forme de ses corsets aux dames qui voudront bien l'honorer de leur visite.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNARDEL frères et Four, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)

